

L' A R È T I N

F R A N Ç O I S ,

P A R U N M E M B R E

D E L' A C A D É M I E D E S D A M E S .

J'appelle un Chat , un Chat.

BOILEAU.



A L O N D R E S .

1 7 8 7 .

L'Arétin François, par un membre de l'Académie des
dames [suivi de] Les Épices de Vénus ou pièces
diverses du même académicien.

François-Félix Nogaret



Hubert Cazin , À Londres [i.e. Reims ou Paris, Hubert-Martin Cazin], 1787

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

J'appelle un Chat, un Chat.

Boileau.

Sommaire

(ne figure pas dans l'ouvrage)

L'Arétin François, par un membre de l'Académie des dames.

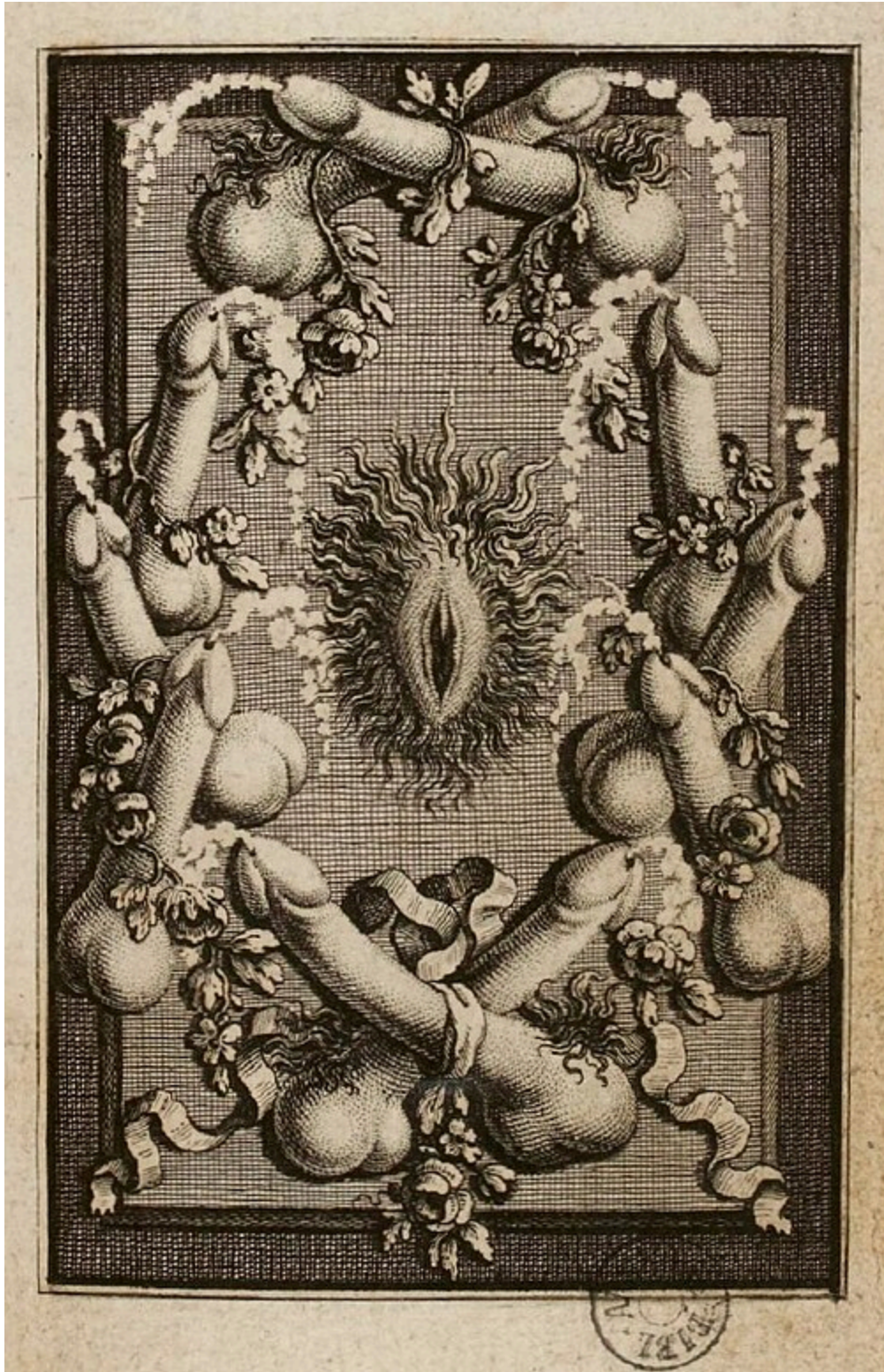
- [Avertissement de l'éditeur.](#)
- [Introduction.](#)
- [L'Arétin François.](#)

Les Épices de Vénus ou pièces diverses du même académicien.

- [Poésies libres.](#)
- [Traductions libres.](#)

FRONTISPICE.

À Tous les vits le con donne des loix,
Des voluptés c'est la source féconde.
Vits, couronnez le con, le roi des rois,
Et que le foutre à chaque instant l'inonde.



L'ARETIN

FRANÇOIS

PAR UN MEMBRE

DE L'ACADÉMIE DES DAMES.

J'appelle un Chat, un Chat.

BOILEAU.

À LONDRES

1787.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

QU'ON ne s'attende point à trouver ici une Traduction littérale des SONNETS DE L'ARÉTIN : la langue Italienne, comme toutes les autres, a des beautés qui lui sont particulières & qu'auroit défigurés la servitude d'un Idiôme étranger. Le Poëte s'est appliqué seulement à rendre les différents sujets du Dessinateur, dans le style le plus précis, le plus chaud, & sur-tout le plus clair qu'il lui a été possible.

Nous croyons que ce petit Recueil, orné de gravures, faites avec autant de soin que de goût, d'après les précieux dessins de JULES-ROMAIN, sera distingué de ces compilations qui ne portent que les livrées d'une débauche sans coloris ; quand on se permet le MOT, il faut que les délires de la fièvre amoureuse, ou le pittoresque des idées l'accompagnent. Le talent qui brille dans les PRIAPÉES de ROME-ANTIQUE les fera toujours rechercher.

Tous les systèmes, de quelques genre qu'ils soient, (rêveries, chimères de l'esprit humain,) devant s'évanouir, méritent peu qu'on s'en occupe ; nous ne présentons, nous, que des objets réels & palpables, les fermentations du sang, l'enthousiasme qu'elles excitent, enfin ce penchant irrésistible & universellement avoué d'un sexe pour l'autre, penchant inaltérable, ainsi que la NATURE d'où il émane.

INTRODUCTION.

R AISONNABLE *amitié*, des cœurs fois le salaire !

Dans les nôtres regne à ton tour !
Mais au vit, mais au con, le *foutre* seul peut plaire,
Pour eux, nous y trempions tous les traits de l'*amour*.

Nous préférons, loin du *Parnasse*,
Le solide plaisir aux stériles honneurs.
Sur le *Mont-de-Vénus*, contens de notre place,
Il nous suffit d'être *amans & fouteurs*.

FIGURE

PREMIÈRE

DES feux les plus ardens le con me rend la proie,
Le con, par excellence, est l'ouvrage des Dieux ;
L'homme au con doit sa vie, & plus encor sa joie ;
VOLTAIRE a beaucoup fait : il n'a rien fait de mieux,
Du spectacle jamais je ne fus idolâtre,
Il laisse à froid souvent & l'esprit & le cœur.
De la place où je suis je me forme un théâtre,
Le con, c'est-là ma piece, & mon vit est l'acteur.



FIGURE

DEUXIÈME

POUR un vit amoureux la gentille ouverture !

Foutons ! oui, foutons promptement :

Foutre est le vœu de la Nature.

Du vit avec le con le lieu est charmant ;

Il faut que le vit foute ou que le doigt chatouille,

Lorsqu'un obstacle vient nous réduire au dernier ;

Enfin, point de plaisir sans la motte & la couille,

À moins d'être un Jean-foutre on ne peut le nier.



FIGURE

TROISIÈME.

L'ARDEUR de foutre rend ingambe :

Sur mon épaule, allons, mets cette jambe !
Quand tu veux que je pousse ou fort, ou doucement,
Précipite ou retiens du cul le mouvement ;
Ainsi réglons nos coups & foutons en mesure.
Le con, voilà mon Trône, en est-il un plus beau ?
Pour frapper droit au but, dans cette route obscure,
À Priape mon vit serviroit de flambeau.



FIGURE

QUATRIÈME

OBJET de mes desirs, objet de mes tendresses,
Qui te baise doit être envié par les Dieux.
L'albâtre de ce dos, de ces reins, de ces fesses,
M'offre l'Olympe entier, charme & ravit mes yeux.
Mets-toi bien à ton aise, & laisse-moi la gêne ;
Ôte ta main, je sens que seul il peut aller.
Mon corps attend le tien, qu'il vienne s'y coller !
Glisse, tombe sur moi : prends du plaisir sans peine.



BIBL.
SEN.

FIGURE

CINQUIÈME

Ô Vit, à mon secours ! toi seul es mon trésor ;
Viens, ah ! viens rafraîchir ma brûlante matrice :
 Ta perle vaut mieux qu'un puits d'or.
C'est proprement un vit, un vit d'Impératrice.
Sous mes agiles doigts il reprend sa longueur,
Il élève & brandit sa tête rubiconde. .
Vit, imbibe mes flancs d'un foutre créateur,
Qui d'un vit, ton égal, enrichisse le monde !



FIGURE

SIXIÈME.

J'ÉPROUVE, à ton aspect, un doux frémissement,
À ta voix seule, je soupire ;
J'en suis encore à mon premier moment,
Plus je jouis, plus je desire.
J'aime à te caresser, l'amour fait mon bonheur.
Qu'une froide coquette, orgueilleuse statue,
De ses riches bijoux étale la splendeur,
Ma plus belle parure est d'être bien foutue.



LIB. ARS.

FIGURE
SEPTIÈME.

PRENDS, leve & soutiens-moi la cuisse
Pour le fourrer tout autant qu'il se puisse.
J'aime le vit. — Moi, j'adore le con ;
Qui n'est pas fouteur n'est pas homme.
— Ô que tu le fais bien !. . pouffe. . . à merveille !. . bon !. .
Ah ! mon Roi ! c'est ainsi qu'il faut que je te nomme ;
Je sens. . . je vais mourir : trépas délicieux !
Ton vit me fait pâmer. — Ton con me met aux cieux !

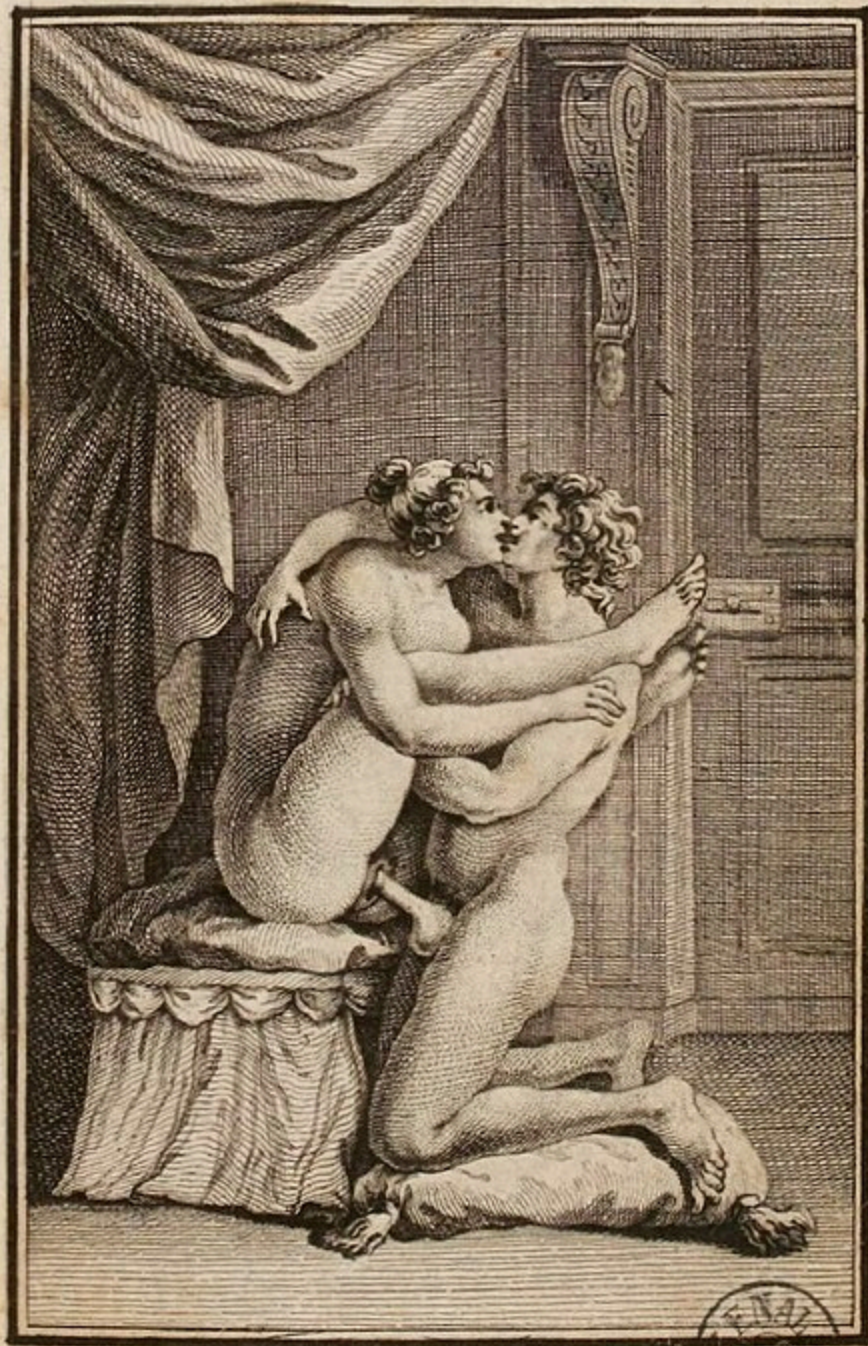
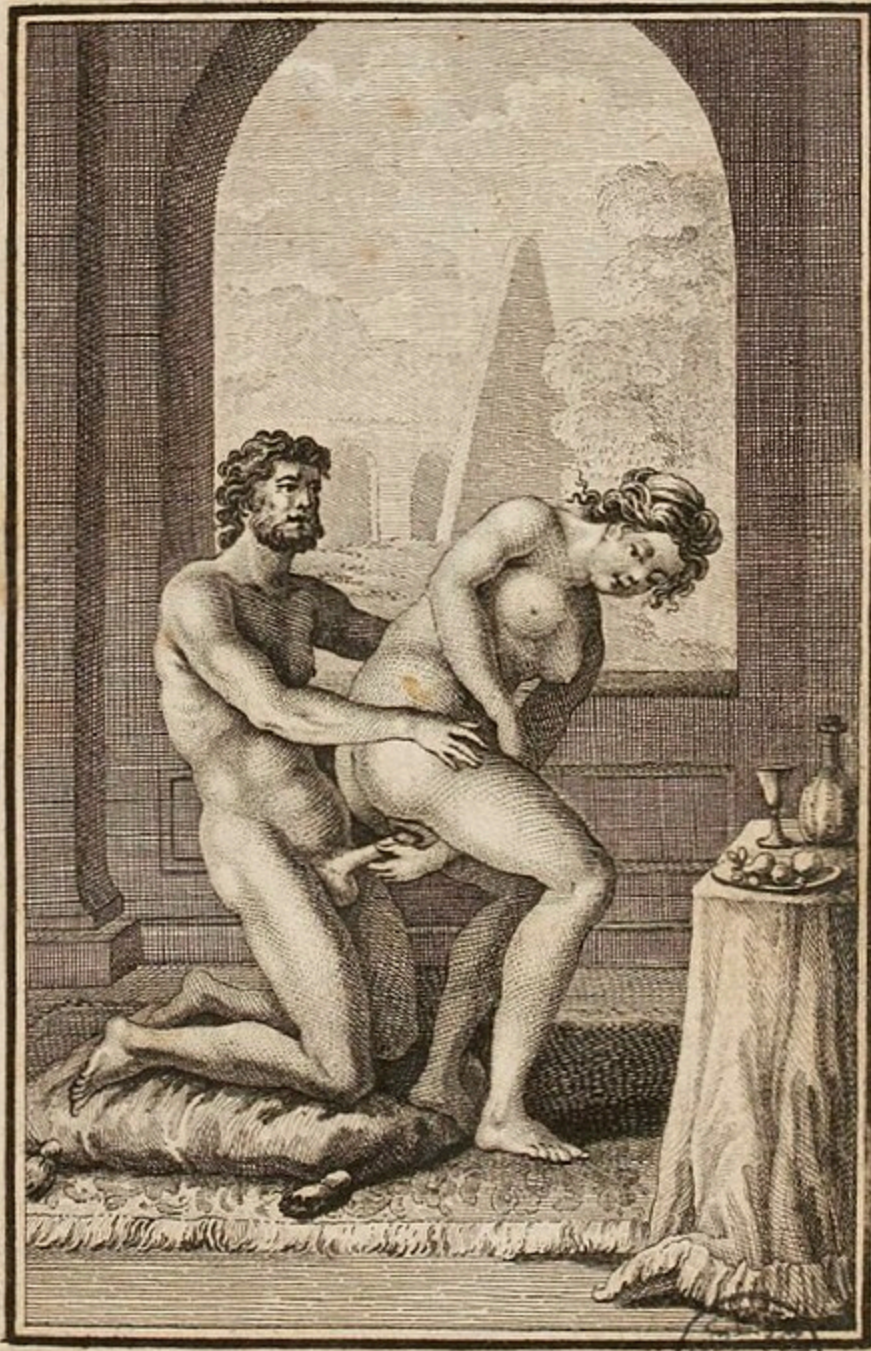


FIGURE
HUITIÈME.

AUPRÈS de la déesse on doit être à genoux ;
M'y voilà : tes faveurs font mon bien & ma gloire.
Le beau corps ! Au toucher le fatin est moins doux.
Je te sacrifierois le manger & le boire,
De toi seule j'ai soif & faim.
Que ton con se prépare à la plus ferme attaque,
Mon vit s'enflamme encore, en passant par ta main :
Il t'offre tout PAPHOS, tout CYTHÈRE & LAMPŒAQUE.



5787

FIGURE
NEUVIÈME.

POUR ce vit, mes amours, que ne fais-je tout con !

Dieux ! qu'il fournit bien sa carrière !
J'en suis folle. — Tant mieux ! Foutre de la raison,
Au plus grand des plaisirs livre-toi toute entière.

Caressons-nous de plus d'une manière,
Donne, reçois & rends ! que ton corps & le mien

N'en formant qu'un, ne se dérobent rien,
Foutons du haut en bas, & devant, & derrière.



LIB. V.

FIGURE

DIXIÈME.

Sois aujourd'hui ma petite levrette,

Cette attitude t'embellit :

Écarte-toi. . . j'y fuis & avant que je le mette.

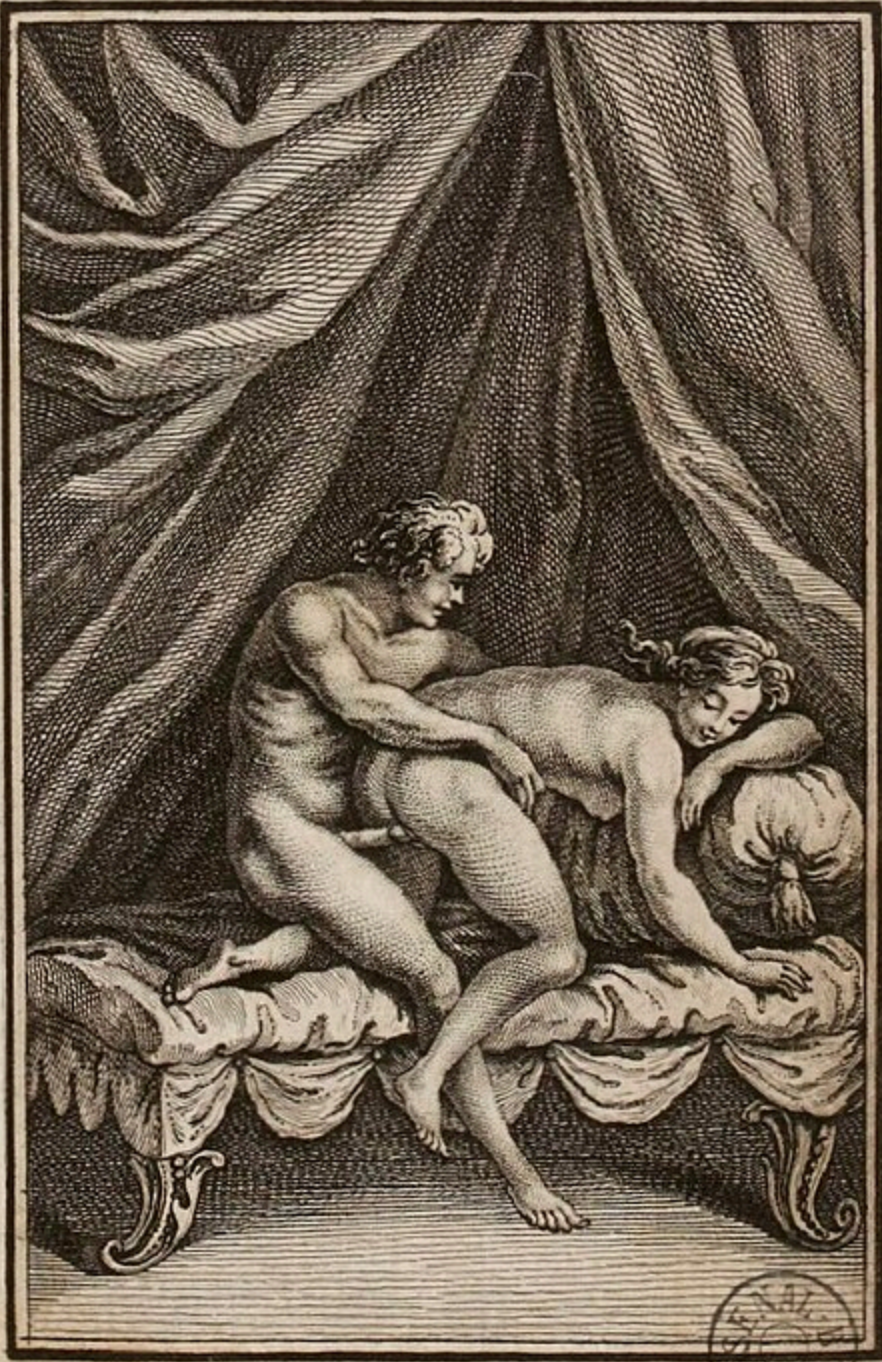
Je veux te chatouiller de la tête du vit.

Savoure cette friandise,

Elle n'est point à mépriser. . . .

Fraîches lèvres du con que je vous *magnétise*,

Car Foutre ainsi, je crois, c'est bien *magnétiser*.



BL. AP. 1781

FIGURE
ONZIÈME.

Nous sommes l'un & l'autre aussi chauds que pigeons :

Ta langue ! que je la mordille.

Branlons, foutons, limons & déchargeons ;

Qu'en mouvement ton corps le dispute à l'anguille.

Bien ! très-bien, mon cher cœur ! c'est de cette façon.

— Toi, ne me quitte point. . . Ah !. . . la liqueur divine

Circule, à grands flots, s'achemine. . .

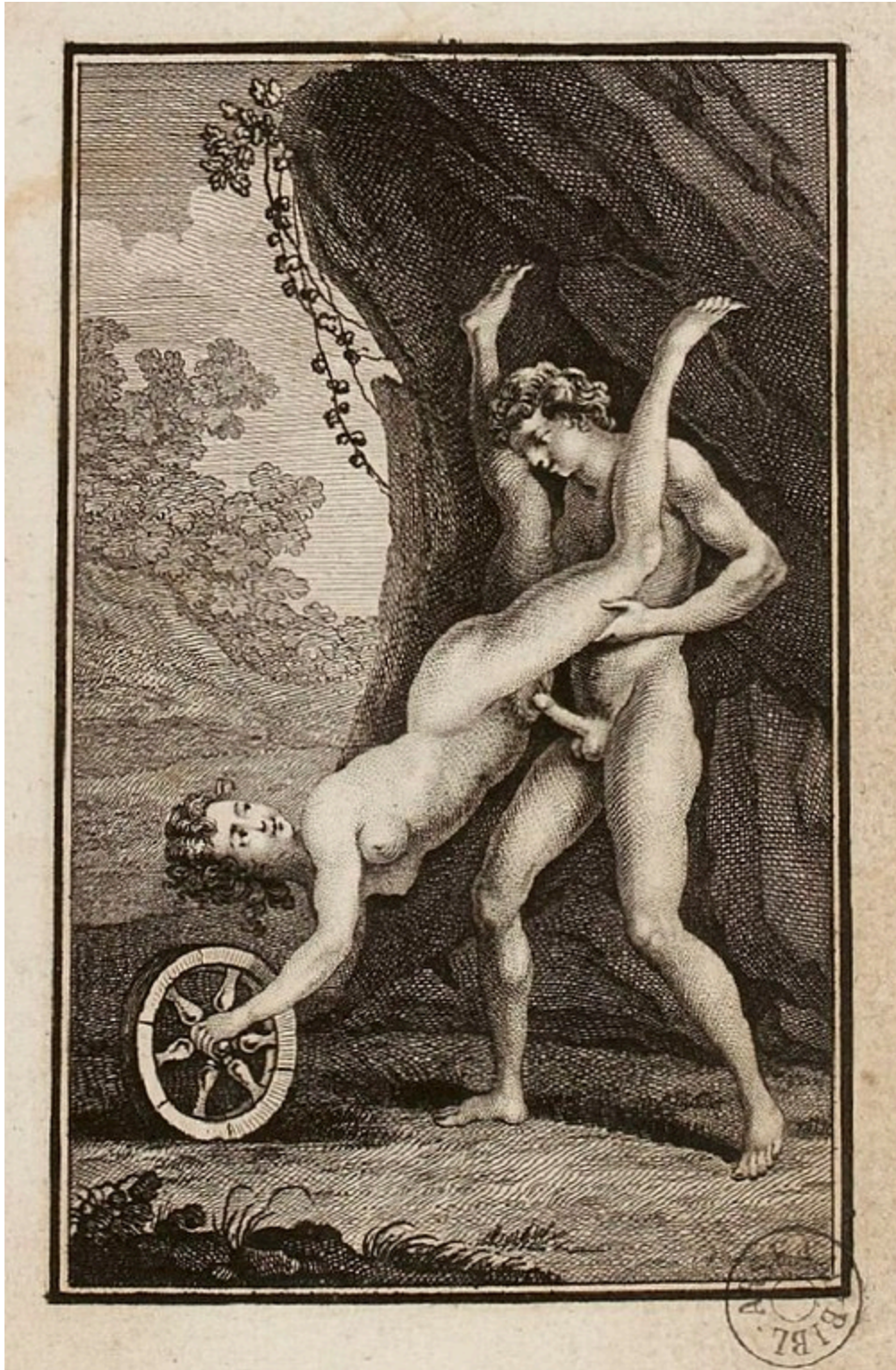
Es-tu prêt ? . . Je décharge. . . Ah ! mon Dieu ! que c'est bon !



W. B. R.

FIGURE
DOUZIÈME.

TE voilà, mon aimable brune,
Avec cette ROUE à la main,
Te voilà comme la FORTUNE,
Aussi regles-tu mon destin.
Je laisserois tout L'OR du PACTOLE & du TAGE
Pour un des mille appas que L'AMOUR vient m'offrir.
Mais la FORTUNE, ô ciel ! la FORTUNE est volage :
Ne lui ressemble point tu me ferois mourir.



FIGURE

TREIZIÈME.

QU'IL est long ! qu'il est ferme ! il perceroit un mur.
Point de vuide avec lui, sans cesse il m'aiguillonne ;
HERCULE, & MARS l'ont moins gros & moins dur.
Quel maître vit ! au Diable s'il déconne !
— Déconner, je t'en fous ; rien ne peut amortir
Le feu d'un cul qui contre ton cul choque,
— Athlete audacieux, ta fierté me provoque :
Mes coups vaudront les tiens, & tu vas les sentir.

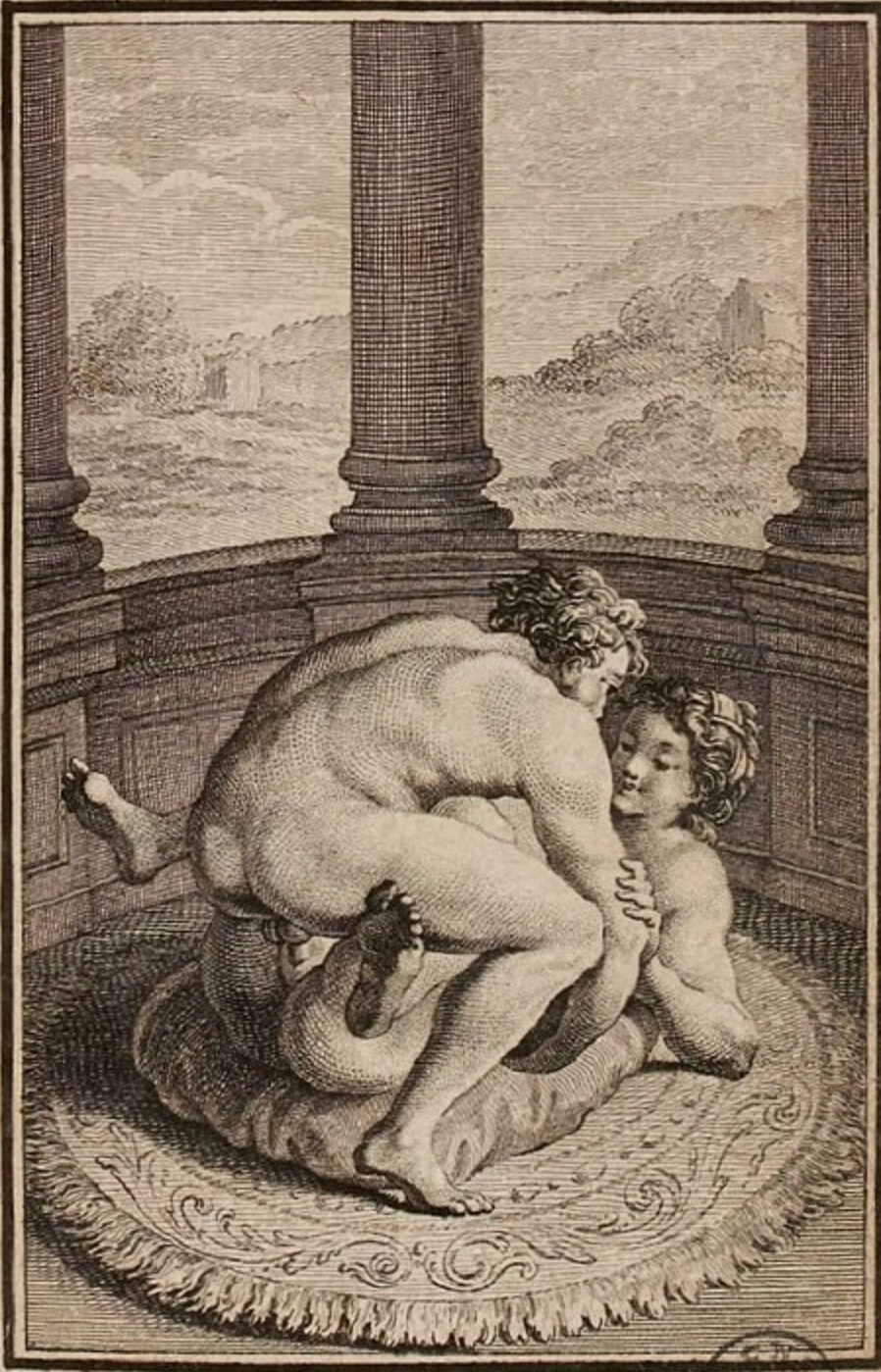


FIGURE
QUATORZIÈME.

NE pense pas, toi qui fais m'enivrer,
Qu'un feul de tes attraits échappe à mes carettes !
Il est un temple à VÉNUS, BELLES FESSES,
Or, d'une offrande on peut donc l'honorer.
D'un instant c'est la fantaisie,
Je reprendrai bientôt l'ordinaire chemin ;
Excuse le transport d'une tendre folie :
Laisse-moi, joli con, entrer chez ton voisin !



M. B.
L. A. R. S. T.

FIGURE
QUINZIÈME.

Y songez-vous ? quel dessein est le vôtre ?

Arrêtez-vous donc, mon ami.

— Un téton s'offre à moi, ton enfant aura l'autre.

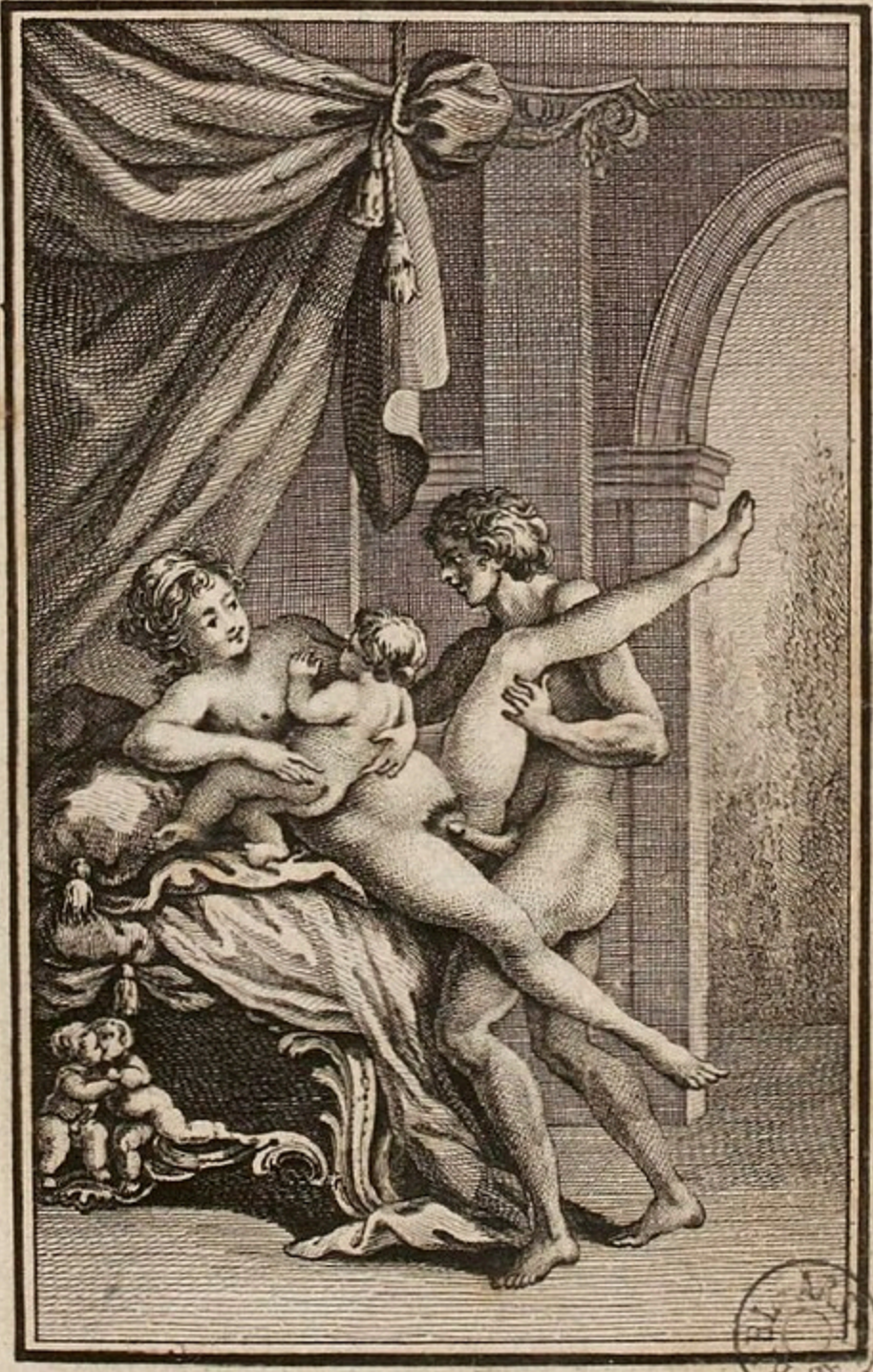
Il tette, eh bien ! que le con tette aussi. . .

— Dans mon cœur & mes sens, ô plaisir, tu te glisses !

Lait & foutre coulez, jaillissez tour-à-tour !

Ciel !. . . J'éprouve aujourd'hui de nouvelles délices :

Je contente à la fois la NATURE & L'AMOUR.



FIGURE

SEIZIÈME.

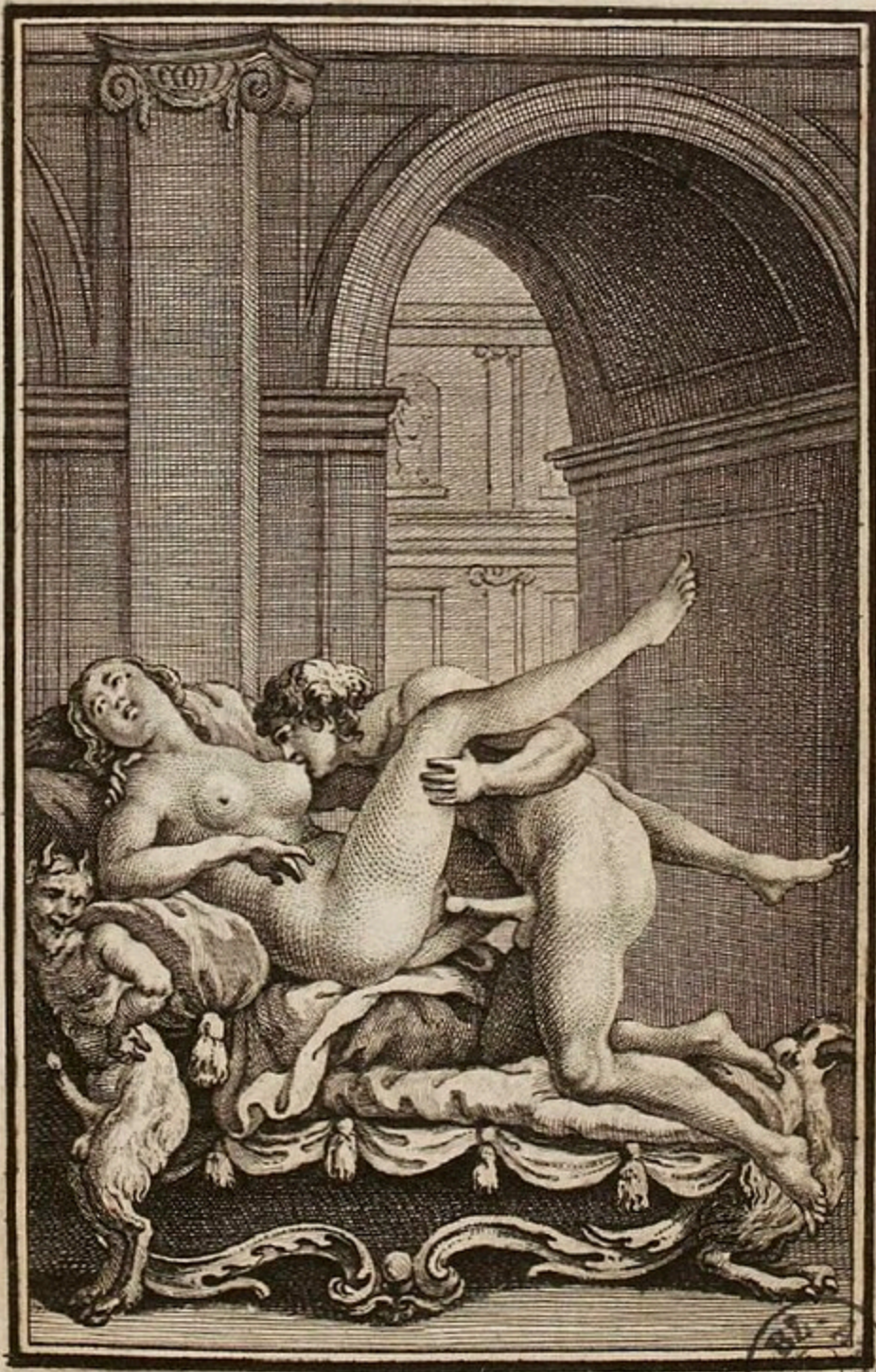
DORS, MON ENFANT, CLOS TA PAUPIÈRE,
Comme dit certaine chanfon.
— Et vous, & vous, charmante Mere,
Qu'à l'affaut de mon vit s'éveille votre con.
— Quel plus agréable exercice ?
Mouvement régulier, que tu me sembles doux !
Nous nous acquittons bien tous deux de notre office.
Je berce, je branle, et tu fous.



FIGURE

DIX-SEPTIÈME.

TOUS les plaisirs s'épuisent à la fin,
Mais celui de VÉNUS par toi se renouvelle.
J'admire & dévore ce sein :
Nulle femme à mes yeux autant que toi n'est belle. . .
Jambes, cuisses, genoux ; ventre, motte, cul, con,
Chacun de vos trésors tour-à-tour m'intéresse.
Quand je vous tiens, quoique SANS BIEN, SANS NOM,
J'ai L'OPULENCE & LA NOBLESSE.



MAISON
DE
L'ART
DES
BEAUX
ARTS

RÉSUMÉ.

AIMONS, foutons, ce sont plaisirs
Qu'il ne faut pas que l'on sépare,
La jouissance & les desirs
Sont ce que l'homme a de plus rare.
D'un con d'un vit & de deux cœurs
Naît un accord plein de douceurs
Que les dévôts blament sans cause.
Hommes, femmes, songez-y bien :
Aimer sans foutre est quelque chose,
Foutre sans aimer, ce n'est rien.

N. B. On nous a communiqué cette petite pièce, que nous n'avons vue imprimée nulle part, & qui trouve ici naturellement sa place.

FRAGMENT

D'une lettre en Prose & en Vers, adressée à l'Auteur.

De V. le 2 Février 1787.

.....
.....
.....
.....

. *Piron* a laissé à son Disciple quelque chose de plus que son manteau. On vous fera gré, comme à lui, de vos versets & de vos hymnes, ce ne seront pas, j'en conviens, les Bégueules & les Bigots qui vous applaudiront ; mais que vous importe cette classe d'êtres ? La crudité des expressions n'a rien de révoltant pour un Lecteur raisonnable, quand il sent qu'elles ont échappées au Poète, comme le plomb chassé d'une carabine ; si elles se succèdent, si elles abondent,

on n'a pas le tems de lui en vouloir, ce n'est plus l'homme qu'on entend, c'est la Nature ; agité, tourmenté par elle, il en est l'organe ; il parle & dit tout ce qu'elle lui inspire.

.....
.....
.....
.....

Défense à nos petits Poètes de se mettre sur la même ligne, quand ils diroient les plus jolies choses ; cent Rossignols ne valent pas un Moineau-franc. Vous, dont le style tient du salpêtre qui vous anime, gardez une place, où je voudrois bien être.

Mon cher Priape, à vous toute la gloire,
Tout le profit. Coquin, vous me flattez,
Je vous rends grace & je ne puis vous croire,
À vous le pas dans les sociétés,
À vous le dé : vous subjuguez les Femmes,
J'ai des desirs & vous des facultés.

Comme de tous, nous différons de l'ame,
J'aspire en vain à vos prospérités,
Mes vers & moi nous sommes peu fêtés ;
À vos plaisirs je dispose les Dames ;
Je me connois, je vous juge. Écoutez :
Je les chatouille, & vous, vous les foutez.

Mais je dois, en bon Chrétien, faire mon bonheur du bonheur des autres,
& comme ami, vous souhaiter en particulier un plaisir inextinguible.

Entrez, sortez, rentrez, restez,
Allez rompant les dures trames
Des rebelles Virginités.
Soyez l'amant de cent Beautés,
Et dans leurs yeux voyez leurs ames
Vous mettre au rang des Déités.
Foudres dévorans éclatez !
Fleuve, embrazez dans votre course
Et les canaux d'où vous partez,
Et ceux dont vous cherchez la source.
Qu'à mon Ami les voluptés
Tiennent toujours lieu d'or en bourse ;
Je ne l'ai pas cette ressource,
Et mille écus me sont ôtés.

Ôtés par ans !.
.....
.....

. Mais je suis prêt à tout, comme difoit le pieux Enée :

Non ulla laborum
. *nova mi facies inopina ve surgit :*
Omnia praecepi atque animo mecum ante peregi.

.....
. &c.
X . F . L . G . .

R É P O N S E D E L ' A U T E U R .

De P le 7 février 1787.

QUELLE idée vous êtes-vous formée de moi, mon Ami ! C'est ma faute ; je vous ai récité quelques-unes de mes vieilles folies, & vous m'avez cru toujours fou. À vous entendre Frere *Oignon*, Pere *Andouillard* ne feroient œuvre vis-à-vis de moi. Il s'en faut que je mérite & même que je veuille mériter cette réputation. L'homme qui ne fauroit lire *Richardson*, ou *J. J. Rousseau*, fans être attendri jusqu'aux larmes, n'a garde d'affoiblir ses jouissances en les divifant. La Nature, je l'avoue, m'a gratifié d'un *tempérament* assez bon, mais en même tems, elle m'a doué d'une ame trop délicate pour ne pas me laisser guider plutôt par le *sentiment* ; auffi en fait de *mœurs*, je ne redoute point que perfonne m'efface.

Rien de plus ingénieux, de plus fort & de plus concluant que l'article de votre Lettre où vous prenez la défense du genre libre dans lequel je me suis exercé, à l'imitation de ces Peintres qui se délassent d'ouvrages sérieux par des *Caricatures*. Votre comparaison du style poétique avec *le plomb chassé d'une carabine* vous feroit seule proclamer Poëte, & les vers qui coupent

votre prose confirment ce *jugement* ; permettez-moi de rectifier le *vôtre* à mon égard.

Je ne *subjugue* point les *Femmes*,
Les *Vierges* encor moins, c'est le fruit défendu.
Je fuis l'intrigue, & j'abhorre les trames,
Mon cœur au pur amour de tout tems s'est rendu.
Quand Vénus daigne me sourire,
Des fleurs & de l'encens les parfums les plus doux
Sont mis aux pieds de l'Autel qui m'attire,
Là, forcé par mes sens. . . . je fous,
Mais, tant je crains d'offenser ce que j'aime,
Mon cœur, en jouissant, se le cache à lui-même.

Honneur à *Piron* dont vous me parlez, malgré sa fameuse *Ode*, il fut plus décent que beaucoup de ceux qui la lui reprochent encore. C'est lui dont la verve tient du *salpêtre*, moi, je dis avec son *Métromane*,

« La sensibilité fait tout notre génie. »

La nouvelle de vos *mille écus retranchés par an* m'afflige ; mais je vous félicite du courage avec lequel vous supportez cette perte. En effet, les doléances ne changeroient rien : il ne s'agit que de prendre le compas de la modération, de faire le cercle plus petit & de n'en point sortir. Adieu ; santé ferme, joie constante & amitié, s'il se peut, égale à la mienne.

LE CON ET LE VIT.

DIALOGUE.

Reddere personæ.
Convenientia cuique.
Horat. *Art. Poet.*

LE C...

DOUCEMENT, doucement.

LE V...

N'ayez point peur, je ne pose point à terre, je suis tout en l'air.

LE C...

Bon. C'est que si ma Maîtresse s'éveilloit, tout seroit perdu. La circonstance est favorable, elle a les cuisses écartées, la couverture est tombée dans la ruelle, je suis au bord du lit, le drap est relevé, la lampe est vis-à-vis de moi. Avancez.

LE V...

Me voilà.

LE C...

Ciel !

LE V...

Ah ! Dieux !

LE C...

C'est donc là ce qu'on appelle un V. . . !

LE V...

Oui, cher petit C. . . d'Amour.

LE C...

Je mourrais d'envie d'en voir un.

LE V...

Ce n'est rien de me voir, c'est tout de me sentir.

LE C...

Comme vous remuez ! comme vous grandissez ! Que c'est drôle !

LE V.... (*s'approchant.*)

Si j'osois. . . .

LE C...

Ne me touchez pas.

LE V...

Ô Nature !

LE C...

Les grosses veines !

LE V...

Le joli poil !

LE C...

Vous en avez aussi.

LE V...

Le dessus, le dessous, les environs. . . Il n'y a rien comme cela.

LE C...

Vous en dites peut-être autant au premier de mes semblables.

LE V...

Vous n'avez point de semblables, non d'honneur.

LE C...

D'honneur. Quoi vous connoissez ce monstre ! Il me fait bougrement enrager, ainsi que je ne fais quels autres foutus mots de *sageesse, devoir & vertu*, que ma chienne de Maîtresse à toujours à la bouche, viande creuse, dont je ne puis me repaître, moi.

LE V...

Que je vous aime de cette humeur ! en parlant votre langue & la mienne, vous me donnez une liberté qui m'enchant, car je ne suis foutre que trop gêné de bander si roide & de ne pouvoir que vous regarder. . . Gentil conaut ! *Extase & décharge*, c'est en effet ce qui nous convient, le reste nous est étranger. . . Tutoyons-nous, mon charmant petit abricot : loin de nous ces compliments d'usage entre MM. *les Quarante*, notre société de *deux-à-deux* ne recherche, ne favoure que le plaisir, & se fout de la cérémonie. Hélas ! quand Hortense cessera-t-elle d'être duppe ? Je m'aperçois heureusement qu'elle étend ses foins voluptueux jusqu'à toi. Je te flaire avec transport, je deviens dur comme fer à l'odeur suave que tu exhales. Écoute ! tu peux beaucoup sur cette ame rebelle : chaque fois que tu seras sur l'autel de la propreté, autrement le Bidet, ouvre à l'éponge tes lèvres vermeilles & sensibles, ainsi qu'au souffle caressant du zéphir s'épanouit une rose ; presse-les amoureusement contre la main qui les baigne & les essuie, tu

communiqueras à tout son corps tes douces agitations, tu ébranleras les sens, tu y porteras tour-à-tour l'ivresse, l'égarément, l'incendie & le ravage. Il est essentiel de lui développer tous les miraculeux ressorts de ta céleste mécanique. . . Foutre ! entends-tu comme je te chante ! Je ne suis pas le V. . . d'un sot ; non, j'ai un feu extraordinaire, tel qu'un vigoureux courrier, je bondis & j'écume en ta présence.

LE C...

Parle donc plus bas, ma Maîtresse vient de soupirer.

LE V...

Je la ferois soupirer bien autrement de par tous les Diables.

LE C...

Ta vue & tes paroles me brûlent, me séchent.

LE V...

Attens, que je te rafraîchisse, que je t'humecte un peu.

LE C...

Ouf !. . . tu ne pourras jamais. . . . Haye !. . . ah ! ah ! ah ! ouf !. . . arrête. . . rien qu'à l'entrée, je t'en prie. . . . , là. . . . ah !. . . ah !. . . comme un Ange !

ENSEMBLE.

LE C...

LE V...

Ah !... ah !... ah !... ah !...

Ah !... ah !... délicieux !

Ah !... ah !... Je meurs.

Ah !.

Oh !... oh !... oh !... oh !...

Oh !... oh !... ah !... foutre !

Oh !... oh !... divin !

Ah !... ah !. ah !

LE V.... (*après une longue respiration de part & d'autre*)

Eh bien ?

LE C...

C'est ravissant !

LE V...

Ce n'est pourtant qu'une ébauche de la jouissance.

LE C...

Elle a fait impression sur ma Maîtresse, qui vraisemblablement la prendra pour un rêve, & un rêve de cette sorte conduit quelquefois à la réalité. Que ton Maître continue ses visites, qu'il règle constamment les goûts sur les siens, qu'il la sollicite à propos, je me charge du reste. Mais point d'infidélités.

LE V...

Que je perde mes couilles (ce font ces boulettes que tu vois) si dorénavant je vas & viens autre part que dans cette petite niche. Hortense a, dit-on, de l'esprit, des graces, enfin, toutes les pretintailles qui touchent un cœur ; Dorante n'est pas mal pourvu de ces jolies drogues, à en juger par l'exercice qu'il me donnoit avant de le connoître : il a renoncé à toutes les femmes pour elle s'il a le bonheur de triompher de celle-ci, tu sentiras, pour parler comme lui, quel charme le consentement de la personne qu'on aime ajoute au plaisir.

LE C...

Je n'en aurois, toute ma vie, d'autres que celui que je viens de goûter, qu'il me suffiroit.

LE V...

Je ne dis point cela.

LE C...

On s'agite, on se retourne, la pointe du jour paroît, retire-toi.

LE V...

Autant la mort. Je suis fâché à cette heure d'être venu. . . . Le beau petit portail. . .

LE C...

Allons, va-t'en, Adieu, mon joujou.

LE V...

Adieu, ma motte.

LE C...

Adieu, mon lingot.

LE V...

Adieu, ma toifon.

LE C...

Au revoir, mon grand coquin.

LE V...

Petit Jean-foutre ! Je t'avalerois si j'avois une bouche. . . Adieu mon rat.

LE C...

Adieu, ma queue.

LE PROVINCIAL À PARIS.

Certain provincial, (j'en ris lorsque j'y pense),
Chez des *Filles* est introduit.
Il les crut, à l'abord, des femmes d'importance :
Meuble élégant, parure, air d'opulence,
Bonne table & ce qui s'enfuit ;
Il observoit un modeste silence.
On joue, il perd ; on soupe. . . . vers minuit,
Par une d'elles, ô surprise !
Près d'une porte il est conduit :
« Voudriez-vous, Monsieur, dit-elle, avec franchise,
Passer dans la chambre où l'on fout ? »
Il répondit à la demande
Qui lui causoit un singulier dégoût :
« Menez-moi donc avant, dans la chambre où l'on
bande. »

LE MARI ET LES DEUX CONFESSEURS.

PERE Félix, vous êtes mon refuge ;
Ai-je péché ? Soyez mon Juge :
Ma femme étant très-grosse, & craignant pour son fruit,
J'ai par derriere, essayé le déduit.
— Toujours où vous savez ? — Sans doute.
— Rien n'est mieux, — Eh bien ! Croiriez-vous
Que venant, par scrupule, à nommer cette route,
Pere Joseph s'est mis dans le plus grand courroux,
Qu'il m'a chassé, bref, qu'il me damne.
— L'étourdi ! l'ignorant le sot !
Suivez-moi, je m'en vais lui parler comme il faut,
Et laver la tête à cet âne. . . .
Les voilà devant lui : — Pourquoi troubler Monsieur,
Quand le cas, . . . — Le cas est infâme.
— Mais point vous êtes dans l'erreur.
Un mari peut bien voir sa femme. . . .
— La voir par-là ! Fi ! peut-on y penser ?
— Écoutez donc. — Je fuis pour ne point vous entendre
— Allez, Morveux, allez apprendre
À foutre avant de confesser.

LES SAUCISSONS.

À son Curé d'un fauciflon
Villageoise plus que jolie
Vint faire honnêtement le don ;

Chez le Pasteur étoit nombreuse compagnie.
Les hommes, la voyant, louerent sa beauté
 Qui leur faisoit à tous envie,
Les femmes seulement son air de propreté.
 Quelqu'un vanta sa générosité ;
Lors un plaifant dit avec ironie :
 C'est un rendu pour un prêté.

LES EXCELLENTES PARTIES.

DEVANT une Dévoté, & douce & charitable
Du pinceau le plus noir on peignoit un absent ;
 Souffrant d'entendre qu'on l'accable,
Elle prend la parole : « Il est bien indécent
 D'accréditer pareilles calomnies :
Cet homme a, j'en répons, d'excellentes parties. »

LE CHAUFFAGE ÉCONOMIQUE.

PRÈS de ma gentille Nanon,
L'hiver jamais je ne grelotte ;
Que le bois renchérisse ou non,
Moi, je m'en tiens au feu de motte.

ORIGINE DU PROVERBE :

Le Jeu ne vaut pas la Chandelle.

ALIN, novice en l'amoureux mystère,
Un soir, dans un grenier, allant foutre Nanon
Jeune & gentille chambrière,
Afin d'y mieux voir, ce dit-on,
S'étoit muni d'une lumière.
Trop foible étoit le gars pour si bonne ouvrière,
Car au-lieu d'avancer, il restoit en chemin,
Aussi d'un coup de cul déprisonnant l'engin,
« Au diable soit le fot, dit-elle !
Le jeu ne vaut pas la chandelle. »

LE CORDELIER QUI FAIT FEU.

CONTE.

UN Franciscain promettoit la douzaine,
On sent de quoi, Marton va le chercher
Pour sa Maîtresse, à qui si rare aubaine
Fait ouvrir l'œil ; lui de se dépêcher.
C'étoit le soir, on vouloit du mystere,
Près de Madame, avec le seul flambeau
Que de Priape avoit reçu le Pere,
Le voilà donc, trouvant, offrant du beau,
Et sans y voir, enfilant bien la route
Qui des humains adoucit les malheurs.
À ceux de l'ordre un tel travail ne coûte.
De l'Éternel vivent les serviteurs !
La Dame forte, & brave à la riposte
Est pourtant lasse à la septieme poste :
« Pere un moment « — Pourquoi ? » Je fuis à vous,
Mais il me faut abandonner la place
Pour un besoin qui me gêne & tracasse,
Petit repos rend le plaisir plus doux. »
— Je vous attends. . . Madame se dérobe :
Vîte de l'eau, cela me cuit, Marton.
Cinq fois encor ! Dans cette garde-robe
Je reste, toi vas le rejoindre. — Non ;
Vous vous plaignez, je crains même cuisson :
Nature est une, & la pauvre Soubrette,
Comme la Dame, en cet endroit, est faite.
— Tu veux ma mort. — Ce mot suffit, pardon !
Plutôt la mienne. En effet, Marton vole,

Soudain l'Acteur, pour reprendre son rôle
Avec éclat, touche. . . quel changement !
Marton n'avoit qu'un très-bon caractere,
Ou ce téton, sous la main si charmant ?
Ou cette cuisse, & . . . tout ce qui peut plaire ?
L'Acteur trompé touche ici le contraire,
Veut s'éclaircir avant le dénouement,
Tire briquet & pierre, il frappe. . . à l'étincelle
Marton s'enfuit, tremble, crie & chancelle :
Madame, il doit vous cuire, &, non pour peu,
Je le crois bien ; ah ! le monstre ! il fait feu.

TELLE DEMANDE, TELLE RÉPONSE.

UN Fat, avec l'impertinence Que l'on connoît à cette engeance, Aborde
une Actrice, & lui dit : Peut on favoir, Mademoiselle, Qui vous fout ?
Monfieur, répond-elle, En le faluant : c'est un v. .

LA JOLIE FEMME, ET LE PEINTRE.

POUR faire mon portrait demandoit une femme,
Que me prendrez-vous, là ? . . . Montrez de la raison,
le Peintre la trouvant fort à son gré : Madame
— Dites : — C'est au plus bas, je vous prendrai le con.

L'HONNÊTETÉ

DEUX Faquins, à tête légère,
L'un Abbé, l'autre Mousquetaire,
Rencontrerent en leur chemin
Le fameux Docteur *Dumoulin*.
Pardonnez si l'on vous arrête,
Monsieur, dit le Petit-Collet,
En bref, voici notre requête :
Peut-on baiser à vit mollet ?
Lors, le Docteur branlant la tête,
Cela se peut à la rigueur
Lui répond-il d'un air moqueur,
Mais bien bander est plus honnête.

CALEMBOURG.

PAR une *Fille* sur sa porte

Je fus, un soir, raccroché de la forte :
« Monsieur, paroît bien occupé
J'aurois pourtant à lui remettre
Une lettre. »
— Oui, la lettre d'après le P.

À UNE ROUSSE IMPERTINENTE, FILLE D'UN RELIEUR.

Vous avez beaucoup de fraîcheur
La gorge belle, & la peau blanche,
Mais votre sourcil, par malheur,
Annonce un C. . doré sur tranche.

SUR LE R. P. URBAIN, CARME D'UN GRAND MÉRITE.

QUEL appétit ! quelle éloquence !
Sous un froc c'est le Dieu du goût ;
Ô comme *Urbain* avec aifance
Mange, boit, rime, prêche & fout !

BOUTS-RIMÉS.

J'AIMEROIS mieux tailler un *roc*
Filer, chaque jour, ma *Quenouille*,
Et sans soif avaler un *broc*,
Que de toucher bijou qui *mouille*.

LA BÉNÉDICTION PATERNELLE.

A VANT d'entrer au lit de l'Hymenée,
La Jeune Alix, bien apprise, bien née,
Bénédiction demanda
À ses parens ne voulant passer outre,
le pere sur sa fille une croix imposa,
Et lui dit : vas te faire foutre.

PRIÈRE

POUR LES FEMMES EN COUCHE.

C RIS ne font rien, quand on accouche,
Dites plutôt cette Oraïson :
« Ô mon Dieu, fermez-moi la bouche,
Et m'ouvrez, s'il vous plaît, le C. . »

DÉFINITION DE L'AMOUR.

NUL, comme il faut, ne définit l'Amour,
Pour l'embellir, on le déguise, on l'outré :
Moi qui l'éprouve, & qui suis sans détour,
Je dis tout net : c'est le besoin de f. . . .

EPIGRAMMATA

MARTIALIS.

I.

*Trigenta tibi sunt pueri, totidemque puellæ,
Una est, nec furgit menticla quid facies.*

II.

*Vis futui gratis cum sis deformis anusque,
Res perridicula est : vis dare, nec dare vis.*

III.

*Rem peragit nullam Sertorius, incohat omnes.
Hunc ego, cum futuit, non puto perficere.*

IV.

*Cur tantum Eunuchos habeat tua Gellia quæris,
Pannice ? Vult furui Gellia, non pavere.*

V.

*Stare jubes nostrum semper tibi, Lesbica penem :
Crede mihi, non est mentuda, quod digitus.*

ÉPIGRAMMES

DE. MARTIAL.

I.

Trente culs font à toi, mêlés d'autant de cons,
Tu n'as qu'un vit, que faire ? Il dort sur ses couillons.

II.

Laide & vieille, tu veux que gratis on t'enconne :
Sotte prétention ! Veux-tu recevoir ? donne.

III.

Paul ne termine rien, & Paul commence tout,
Je ne crois pas que Paul acheve quand il fout.

IV.

Tant d'Ennuques ! Pourquoi ? c'est qu'elle craint la fauce.
Elle veut qu'on la foute, & non pas qu'on l'engroffe.

V.

Tu veux toujours que mon vit reste droit :
Y penfes-tu ! Le vit n'est pas un doigt.

EPIGRAMMATA

INCERTORUM.

I.

*Blanda quidam manus est mentum quæ mulcet amantis :
Blandior est hujus mentula dura licet.*

II.

*Cur nequet heu ! digito qui peni sensus : inesse !
Aut cur non peni vis ea quæ digito !*

III.

*Masturbatori se cunnus inaniter offert :
Arctior in digitis est mihi cunnus, ait.*

IV.

De Priapi imagine.

*Nostin' quid moneat quam contemplaris Imago ?
Masturbare tibi dictitat, aut futus.*

ÉPIGRAMMES

D'AUTEURS INCERTAINS.

I.

Douce en la tendre main qui caresse un menton,
Mais le V. . . quoique dur, est bien plus doux au C. . .

II.

Du V. . . ah ! que le doigt n'a-t-il le sens flatteur !
Ou du doigt que le V. . n'a-t-il donc la vigueur !

III.

Sur le Masturbateur le C. . . n'a point de droit ;
Je fais, dit-il, un C. . plus ferré de mes doigts.

IV.

Sur une figure de Priape.

Me viens-tu regarder ? C'est du sang qui t'en coûte.
Cette Image te dit : qu'on se branle ou qu'on foute.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE :

IN ANUM LIBIDINOSAM.

RETIRE-TOI, vieille forcieri,
Que le Diable t'acolle & te foute s'il peut !
Tu m'excites en vain, de toi rien ne m'émeut :
 Tes pis de Vache, ou tétons de Tripiere,
Si j'osois les toucher, me fondroient dans les doigts ;
Ton oeil est une Ruche où la cire séjourne ;
Un four voilà ta bouche, un tonnerre, ta voix.
 De quel côté faut-il que je te tourne,
 Pour que tu fasse moins horreur ?
 Voyant ton corps de terre cuite
D'où s'exhale sans cesse une fétide odeur.
Les Amours effrayés soudain prennent la fuite.
 Tes jambes sont deux piliers monstrueux,
 Dignes soutiens de l'édifice affreux ;
 Ton ventre, un long tablier jaune
 Qui sûrement a plus d'une aune,
 Tes deux cuisses, deux grosses tours
Où pend un vilan cul, qui toujours flotte & tremble,
Et ton C. . . , non pas C. . . , mais connasse ressemble.
À la gueule d'un chien qui n'a bu de huit jours.

PARODIE

de l'Entrée d'ORSMANE dans ZAIRE.

INNOCENTE Rosette, « avant que l'hymenée
Joigne à jamais nos cœurs & notre destinée, »
J'ai cru sur votre con, sur mon vit, tour-à-tour,
Devoir, en droit fouteur, vous parler sans détour.
Des bougres effrénés, dont la liste est très-ample,
Les exécrables mœurs ne sont point mon exemple.
Ils disent que le cul, favorable au plaisir
Offre un champ plus étroit, & plus doux à saisir.
Que du premier anus se formant une gaine,
Les vits les plus fluets s'y trouvent à la gêne,
Et qu'au sortir du con, un athlète éreinté
Se ranime à l'attrait de cette nouveauté ;
Mais, cristalline à part, sa fuite est trop cruelle :
On arrête, on enferme, ou l'on rôtit pour elle,
De Loyola je fais qu'un tas de sectateurs,
De la fange des culs pourceaux inquisiteurs,
Faisant à leur excès servir l'autel de Trône,
Affecte du Ponant l'empire & la couronne :
Les monstres ! ils seroient, par un choix plus heureux,
Maîtres du clitoris, « s'ils l'avoient été deux. »
M'enculer avant l'âge, étoit leur folle envie,
Pour éloigner de moi cette secte ennemie
Le ciel vengeur arma mon pere d'un gourdin,
Mon oncle, après sa mort, leur frotta le grouin,
Et moi leur dévouant une haine éternelle,
Je marche au con d'un pas qui jamais ne chancelle.
Que dessous leurs bonnets, vers nos culs attirés,
Leurs yeux roulent sans fin, de luxure altérés ;
Que la trompette encore, à l'égal du tonnerre,
De leur renom fameux étourdiffe la terre,
Je n'irai point en proie à de fales amours,
Aux jeux du culetage immoler nos beaux jours.
J'atteste ce teton, & mon vit qu'il enflamme,
De ne pas prendre un poil du con d'un autre femme,

De vous montrer l'amant, de vous cacher l'époux,
De ne verser enfin de foutre que pour vous.
Ne croyez pas, non plus, qu'à mes doigts je confie
Les plaisirs réservés à ma femme chérie ;
J'abhorre du poignet l'usage injurieux
Qui détourne du con par un art odieux ;
Je veux, je veux vous foutre « autant que je vous aime,
Ou me fier à vous, pour me branler vous même.
Après un tel aveu, vous connoissez mon cœur,
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur, »
Vous comprenez assez qu'elle affreuse amertume
Corrompait de mon vit la salutaire écume,
Si vous n'abandonniez à ce membre parfait
Qu'un immobile con, acteur froid & distrait.
Je vous aime, Rosette, « & j'attends de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme, »
Mon indomptable vit ne fait rien qu'ardemment :
Je me croirois foutu de foutre foiblement.
De plus d'une façon je fais foutre & refoutre,
Du Palais de Vénus j'ai la maîtresse poutre,
Si de la même soif votre con se sent pris,
Je vous enconnerai, « mais c'est à ce seul prix ; »
Et de ce trésor vif l'enceinte favoureuse
Me foutra bien malheur, s'il ne vous rend fouteuse ^[1].

CONTRE LES DÉLICATS ^[2]

Strophe d'une Ode projetée & abandonnée.

LE vit à tout con doit l'offrande,
La préférence est un abus,
Hélas ! malheur à qui ne bande
Que pour Hélène ou pour Vénus.
La beauté n'est qu'une foutaise,
C'est l'idole d'un bande-à-l'aïe,
Un bon fouteur à mon avis,
Jusques sur l'autel en doit prendre :
Ajax qui viola Cassandre,
Certes bandoit mieux que Pâris.

L'ENNEMI DES DISPUTES.

SUR les divers appas de la Blonde & la Brune,
De disputer que les hommes sont fous !
Brune ou Blonde me fait une égale fortune,
La plus aimable est celle que je fous.

ÉLOGE DU CON,

À un Camarade du College.

A MI, tu m'as donné les leçons du plaisir,
Je ne suis point ingrat, j'aime à m'en souvenir,
C'est par toi que du con j'acquis la connoissance,
Du Con qui plus que moi révere la puissance ?
Je crains de l'affoiblir en l'osant célébrer,
Et dans ce doux réduit je fais me concentrer.
Je n'en fors qu'avec peine ; aide ma voix tremblante ;
Je goûte le bonheur, rarement je le chante.

Merveille de la terre, ô délicieux con !
Mon vit rompant son frein s'allonge à ce seul nom.
Tu vas être branlé. . . . déjà le gueux décharge. . . .
Il ne débande point, revenons à la charge ;
Jolis, friands tétons, & toi cul bien tourné,
Je vous tiens, je vous presse. . . . Ô ventre fatiné !
Ce con, qu'il est vermeil ! il s'ouvre, je l'aspire,
Je décalotte, j'entre, & je pousse, & j'expire.
Je revois la clarté, malheureux ! qu'ai-je fait !
Hélas ! je n'ai d'un con foutu que le portrait,
Loin du calice hélas ! s'échappe ma rosée,
Par ce combat trompeur ma force est épuisée,
Fléchissant, raccourci, mon priape aux abois
Épanche tristement ses pleurs entre mes doigts.

Eh bien ! mon tendre ami, mon cher & savant Maître.
Ton Disciple, dis-moi, fut-il digne de l'être.

Poètes, taifez-vous. Par ses charmes divers,
Le con fera toujours au dessus de vos vers,
Le myrthe, le laurier n'est pas ce qu'il demande,
Non, qu'un foutre éternel soit votre unique offrande,

Où, si vous desirez le peindre dans son beau,
De ses poils réunis faites-vous un pinceau.

SUPPLÉMENT

À L'Éloge du C. . .

SUR un vit comme il faut, qu'un con a de vertu !
Peut-il bander & passer outre ?
J'ignore, Dieu merci, le mal d'avoir foutu,
Mais je connois le bien de foutre.
C'étoit hier, c'est aujourd'hui ;
Toujours je baiseraï, je foutrai, pour mieux dire,
Je suis né par le con, je périrai par lui,
C'est mon aimant que le con, il m'attire,
Ma, langue (inéffable douceur !)
D'un con frais, d'un con pur est la seconde éponge,
Ainsi je le prépare, & lorsque je m'y plonge,
Les plus heureux du monde envieront mon bonheur.

ENCORE SUR LE C. . .

DANS cette grotte obscure incessamment s'allume
Un feu plus violent que celui de Vulcain ;
Et c'est-là qu'en secret sur une molle enclume
Les culs en bondissant frappent le genre humain.

L'ART DE FOUTRE.

FOUTRE est un art, on croit que ce n'est rien
Chacun s'en mêle, & peu l'entendent bien.
Sans cesse, en conversant revient cette matière.
Parlons-en, mes amis ; dès qu'on bande est-il bon,
De se fourrer promptement dans un con ;
Et par un trop grand train d'abroger la carrière ?
Je ne présume point que ce soit votre avis.
Allumons par degrés une durable flamme,
Distinguons-nous toujours du vulgaire des vits
Quand nous touchons un corps, intéressons une âme.
Et la routine. & l'uniformité
Déplaisent à la volupté.
Sommes-nous près du temple, arrêtons à la porte :
D'une pieuse main, que les roses, les lys,
Légerement tour-à-tour soient cueillis,
Et retardons l'entrée afin qu'elle transporte.

INVITATION.

CESSE de me dire : alte-là !
Accorde, accorde-moi *cela* !
Sans *cela*, qu'est-ce que la vie ?
Faisons *cela*, je t'en supplie !
À la Ville, à la Cour, au village ; par-tout
Cela se fait, *cela*, d'amour est le ragoût ;
Il veut de son objet la pleine jouissance.
Qu'est-ce qu'un baiser sur la main,
Sur les yeux, sur la bouche & même sur lein ?
C'est une goutte d'eau sur un brasier immense.
Contemple un moment l'Univers ;
On n'y fait que *cela* sur terre & dans les airs.
Les poissons font *cela* dans l'onde,
Les Tourterelles, les Moineaux
Et les Brebis & les Chevreux
Font & refont *cela*, tel est le train du monde.
Prétends-tu le contrarier ?
Attends-tu le VISA d'un Prêtre & d'un Notaire
Hélas ! c'est pour bientôt ne plus s'en soucier :
Qui le fait par amour voudrait toujours le faire.
Cela. . . . *cela* procure un suprême plaisir !. . .
En m'embrassant tu me refuses :
Cruelle ! sans le tout les baisers font souffrir. . .
Mais l'*honneur* me dis-tu. . . sur l'*honneur* tu t'abusés,
En *cela* ne gît point le véritable *honneur*,
Cela fait bien à deux & n'offense personne.
Sois conféquente ; j'ai ton *cœur*,
Avec le cœur *cela* se donne.

AUX PETITS-MAÎTRES.

Air : Tu croyois, en aimant Colette.

VOLTIGEURS, plus douillets que femmes,
Plus cardés, plus fots que moutons,
Qu'allez-vous faire auprès des dames ?
La révérence. . . & nous foutons.

DUO

À mettre en Musique.

VIENS, belle brunette,
Viens sur mes genoux.
Sous ta collerette
Que vois-je ? — Tout doux :

Tu n'y prends pas garde
Maman nous regarde,
Arrête, Lubin.

— Ta mere ? où donc, où donc, menteuse ?

— Par la fenêtre. — Oh ! que n'ennin ;
Tu fais exprès la peureuse.

— Tu me fais mal, haye ! Ouf ! — Paix, paix c'est pour
ton bien,
Autant que pour le mien.

Comme cette main frappe . . .
La voilà prise. . . . Elle m'échappe
Ce que je tiens vaut mieux :
Téton délicieux !.

Pince, mords, enfonce le coude,
Envain tu veux me refuser,
Jusqu'à cette levre qui boude
Je veux moi, je veux tout baiser.

— Tu vas. . . casser. . . ma chaise.

— Je n'entends rien, mauvaise.

— Tu me fais mal, haye ! ouf ! Paix, paix, c'est pour
ton bien,
Autant que pour le mien.

Baise ma chere ame,
Baise à ton tour ;
Que ton cœur s'enflamme
Mourons d'amour.

— Finirez-vous ce badinage ?

— Je suis tout à toi.

Laisse, laisse-moi. . . .

— Lubin, soyez sage. . . .

Eh bien !. . . Eh bien !. . . je. . . n'en. . . puis plus,
Je succombe. . . .
Efforts superflus !. . .

Je tombe. . .
Tu me fais mal, haye ! ouf ! — Paix, paix, c'est pour
ton bien,
Autant que pour le mien.

À bas mouchoir & cotte,
Defferre tes genoux, Manon,
Va, ne fais plus la fotte,
Ton œil dit : *oui*, quand ta bouche dit : *non*.
Il faut que je suçotte,
De ce téton,
le vermeillet bouton :
Il faut que je tapotte,
Pressote,
Branlotte,
Frotte, frotte,
Ce petit con,
Dont voici le bouchon.
Et que de cette motte,
Je peignotte,
Je roulotte,
La toifon,
Plus noire qu'un Démon.
À bas mouchoir & cotte,
Defferre tes genoux, Manon,
Va, ne fais plus la fotte ;
Ton œil dit : *oui*, quand ta bouche dit : *non*.

LE MENUET DE LA MARIÉE.

Air : *du Menuet d'Exaudet*.

QUE mon vit,
Se roidit !
Ma Poulette,
Remarques-tu sa grosseur,
Ainsi que sa longueur,
À travers ma brayette ?
Mets ton doigt,
Sur l'endroit :
Comme il bande !
Tu dois avoir un beau con,
C'est ce que le frippon
Demande.
De cette jambe à la cuisse.
Souffre que ma main se glisse. . . .
Quel effet !
Ç'en est fait,
Je me pâme.
Hélas ! quand je le mettrai,
Sûrement je rendrai
Mon âme.
Je renais,
Que d'attraits
Je découvre !
Il n'est corps comme le tien,
Il faut de tout le mien,
Il faut que je le couvre.
Arrêtons !
Quels tétons !
Ah ! mignonne !. . .
Quel poil noir ! Quel ventre uni !
Quel cul !. . . Dieu soit béni,
J'enconne.

COMME ON VOUDRA

COUPLET.

AIR : du *Barbier de Séville*.

Ou la tendresse, ou le desir m'enflamme ;
Belles, je fous d'une & d'autre façon :
Avec mon vit, si je ne vois qu'un con.
Avec mon cœur, si je rencontre une ame.

L'UN PLUS DIFFICILE À PLACER

QUE L'AUTRE

BIENHEUREUX qui commande à ce drôle immodeste,
Des plus fieres beautés infailible vainqueur !
On fait ou le mettre, & de reste,
On ne fait où loger son cœur.

ÉPILOGUE.

A DIEU *lecteur*, adieu *lectrice*,
(Car, peut-être, en aurai-je aussi.)
Qu'à vos desirs *Amour & Vénus* soient propices,
Du seul *Plaisir* éprouvez le souci.
Que l'affligeant *remord* de vos libres caresses
N'empoisonne jamais les franches voluptés :
Foutez-vous des *Catons*, foutez-vous des *Lucreces*,
Mais que l'*ordre & l'honneur*, par vous soient respectés.

1. ↑ C'est le pronom féminin (elle) qu'il falloit employer : mais, par égard pour M. de Voltaire, on a fait dans ce vers la même faute de langue qui est dans le sien.
2. ↑ Les délicats sont malheureux, rien ne sauroit les satisfaire.

LA FONTAINE.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/licenses/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cantons-de-l'Est
- Alexis Jazz
- El Verdugo
- M0tty
- Cunegondel
- Artocarpus
- Hsarrazin

1. ↑ <http://fr.wikisource.org>

2. ↑ <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur